

tion facile, lança un appel dramatique; il demandait de faire quelque chose pour les millions d'affamés du monde, de mettre fin à cette sérieuse impasse. Il dit alors: "Quelqu'un doit offrir une solution. Je demande au Canada de le faire. J'accepterai sans discussion toute proposition que fera le Canada." Je vous le dis, honorables sénateurs, je n'ai jamais été en proie à l'émotion que j'ai ressentie à ce moment.

Assis à côté de mon honorable ami, je pouvais voir les représentants de cinquante-deux nations, les yeux fixés sur nous; je n'hésite pas à dire que je n'ai jamais été aussi fier de ma vie. Il y eut une pause. Puis d'autres orateurs parlèrent et, après une heure et demie environ, le Canada fit une proposition. C'était un compromis: tout en admettant que l'administration se ferait d'après la méthode que la Grande-Bretagne et les Etats-Unis exigeaient, nous avons donné à entendre qu'un organisme international d'experts devrait déterminer les besoins alimentaires des pays. Cet organisme n'aurait pas de statut officiel, il ne distribuerait pas effectivement les fonds ni les vivres, mais il devrait indiquer où le besoin se fait sentir; dans cette mesure, il ferait disparaître l'aspect politique du problème. Le président ajourna la séance pour la fin de semaine et, le lundi matin, le comité fut convoqué de nouveau. Immédiatement les représentants des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne, de l'Union soviétique et M. LaGuardia annoncèrent qu'ils acceptaient la solution du Canada. La seule réserve qu'ils apportèrent, c'est qu'ils n'estimaient pas le projet aussi bon que le leur.

Maintenant, honorables sénateurs, je veux vous dire que le moment me paraissait alors revêtir une importance dramatique. Vous savez comment notre esprit erre çà et là en de pareilles circonstances. Après tout, pensais-je, notre pays compte 12 millions d'âmes et, comme le leader de l'opposition le sait, nous avons affaire aux représentants de centaines de millions d'individus: 340 millions dans l'Inde, 400 millions en Chine, 200 millions dans l'Union soviétique. Comment se fait-il que le Canada, avec ses 12 millions d'habitants, exerce une telle influence? Il ne peut s'agir du nombre.

Eh bien, à quoi cela se résume-t-il? Je suppose qu'on ne peut pas trancher sur le sujet et l'attribuer à une cause en particulier, mais je puis mentionner certaines circonstances qui, à mon avis, en constituent des éléments. Je me rappelle y avoir songé l'autre jour. Tout d'abord, le premier élément, selon moi, est le grand effort que nos garçons et nos filles ont fourni au cours de la dernière guerre. Sur 12 millions d'habi-

L'hon. M. Robertson.

tants, un million faisaient partie de nos forces armées. Il n'y a pas seulement ce qu'ils ont accompli, il y a également l'apport de ceux qui sont restés sur le front domestique, tant pour nos soldats que pour nos alliés. Je pense, en particulier, que notre influence provient de ce que nous, contrairement à tout autre pays du monde sauf les Etats-Unis, nous avons financé notre effort de guerre sans l'aide pécuniaire d'un autre pays. Voilà, je pense, ce qui a impressionné les nations.

Il y a également d'autres raisons, je crois. Je me rappelle qu'un jour que nous revenions d'une réunion où il y avait eu un débat animé au sujet de l'Union Sud-Africaine, le leader de l'opposition me disait: "Sapristi! Robertson, comme je suis heureux de vivre au Canada!" Et, lorsque j'ai entendu parler de ces vives controverses religieuses dans l'Inde et des conflits de races dans l'Union Sud-Africaine, je me souvenais que l'une des raisons qui expliquent la situation chez nous, c'est que notre pays ne se compose pas d'une race en particulier. Si notre pays avait compté des Anglo-Saxons exclusivement, nous ne nous serions heurtés à aucune difficulté. Nous ne nous serions heurtés à aucune difficulté si tous les habitants de notre pays avaient été d'origine ethnique française. Nous ne nous serions heurtés à aucune difficulté si tout le monde avait pratiqué la même religion. Les problèmes séculaires de ce monde ont surgi parce qu'il naît des différends entre les majorités et les minorités. Je crois du plus profond de mon cœur que l'un des éléments qui a mis le Canada en relief, c'est que nous avons fait des progrès remarquables dans la solution de ces problèmes séculaires de différences religieuses et ethniques, et ces problèmes dans d'autres parties de l'univers sont dix fois plus sérieux qu'ici. Ce qui impressionne les autres, ce sont nos réalisations dans ce domaine; c'est tout à l'honneur de notre pays de s'être comporté aussi bien qu'il l'a fait. Aussi, ne nous faites pas croire que nous nous comportons mal; songez plutôt comment nous nous comportons bien et que nous traçons la voie à l'univers, parce que la moitié des problèmes séculaires de ce monde proviennent de ces questions. Je le répète, ne pensez pas à la médiocrité avec laquelle nous avons pris la situation en main, mais à la manière heureuse dont nous y avons avisé.

Je crois, honorables sénateurs, que nous sommes en mesure d'exercer sur l'avenir du monde une influence disproportionnée à notre nombre. Je crois également qu'il viendra chez nous des représentants des autres pays, en nombre de plus en plus grand, pour voir comment le Canada a pu surmonter ses difficultés. Il nous incombe de faire l'inventaire de notre situation et de voir à ce que les problèmes